



Jérémy Liron, *Paysage 110*, 2012
 Polyptyque, huile sur toile — 246 × 369 cm
 Œuvre réalisée avec le soutien de la DRAC
 Rhône-Alpes — Courtesy de l'artiste et galerie Isabelle
 Goumô, Paris

ENTRETIEN — JÉRÉMY LIRON

Entretien Le 15 septembre 2012 — Par Léa Chauvel-Lévy

Les peintures de Jérémy Liron questionnent souvent la perception fragmentée du réel. Son exposition *L'Inquiétude* nous replonge dans cette interrogation. Que saisit-on du monde alentour ? Rencontre avec un peintre dont la part théorique nourrit constamment l'œuvre.

Pourquoi, très simplement, le choix des paysages ?

« Jérémy Liron — *L'Inquiétude* », Galerie Isabelle Goumô du 8 septembre au 27 octobre.
 En savoir plus

Il s'agit de questionner notre rapport au monde, comment les choses se donnent à voir dans leur arrangement particulier, dans leur évidence mutique. Le paysage m'a retenu pour le rapport contemplatif que l'on entretient avec lui, la façon qu'il a d'étendre le temps et de retourner l'attention au-dedans de soi. Le paysage est une simplicité vaste et il ne s'agit peut-être au fond de rien d'autre que de se laisser retenir par ce qui l'anime et laisse durablement en nous quelque chose comme un

sentiment de présence.

Vous écrivez : « Le monde change continuellement alors que nous le traversons, et sans forcément que l'on n'y prête attention ». Est-ce que vos images dont le mouvement semble absent ont pour fonction de créer une vision figée et statique du monde ?

En vérité, le monde est animé de deux mouvements contraires, l'un serait plutôt de l'ordre de la permanence ou le mouvement lent de la grande temporalité, l'autre serait l'actualité mouvante, le tumulte du présent. Deux mouvements qui s'opposent sans s'exclure. Ce serait cela qu'iraient rejoindre les tableaux. Mon sentiment est que le réel se donne toujours à voir dans un mouvement d'éclipse, qu'il est toujours en train d'apparaître et dans le même temps toujours en train de disparaître derrière les images que l'on s'en fait. Paradoxalement, ce qui donne aux images leur aspect figé (mais il faut noter aussi comme une vrille dans la perspective, une forme à peine brossée peut donner l'impression de quelque chose de fuyant), c'est qu'elles ne peignent qu'un souvenir, un écho, une persistance rétinienne.



19 sept. — 3 oct. 2012

Derniers articles Tout voir

Entretien — Florian & Michael Quistrebert
 Samedi 22 septembre

Orlan et la chair se fait verbe
 Mardi 18 septembre

Biennale de Belleville — La belle histoire
 Jeudi 13 septembre

Entretien — Camille Henrot
 Mercredi 12 septembre

Dernières critiques Tout voir

Paul Graham au BAL
 Le BAL

Valérie Favre — Fragments
 Le BAL

Dernières vidéos Tout voir

My Winnipeg
 La maison rouge

Étape 2
 GVO — Vanessa Quang



Jérémie Liron, *Paysage 113 (détail)*, 2012
Huile sur toile — 123 x 123 cm
Courtesy de l'artiste et galerie Isabelle Gounod, Paris

La grande majorité de votre création s'articule autour d'éléments architecturaux, qu'est-ce que l'architecture pour vous, qu'est-ce qui se loge dans ces façades, ces immeubles ?

Les architectures se dressent sur l'étendue comme un visage ou comme une peinture se dresse au mur. Elles imposent une présence brute à laquelle le regard s'affronte et butte. Si des goûts personnels m'orientent vers certaines formes architecturales, ce qui m'intéresse avant tout c'est le rapport qu'entretiennent les éléments bâtis, leur géométrie et le végétal qui les environnent. Il est question tout autant d'éléments visuels que de gestes de peinture induits.

Bien souvent, vous offrez un premier plan de verdure ou même de triangles blancs qui semblent obstruer la vue et masquer le sujet principal du tableau. Est-ce vous pourriez nous en parler ?

C'est quelque chose d'assez récent finalement, mais qui renvoie à des préoccupations que j'ai depuis le début de cette série lorsque je décidais de présenter chaque tableau derrière une vitre de Plexiglas. Si le fait de présenter les tableaux sous verre me permettait de donner une présence matérielle à l'objet tout en jouant d'une texture froide connotant le photographique, il s'agissait aussi pour moi de donner à ressentir cette impression que les choses nous apparaissent toujours à distance, comme au bout du regard et derrière ses filtres. Ces triangles blancs jouent effectivement de la même manière, semblant venir au devant de l'image, l'occultant partiellement pour la repousser encore, la brouiller de reflets. En fait, s'ils semblent s'interposer entre le paysage et celui qui le regarde, il s'agit en vérité de réserves laissant apparaître le fond de la toile et, dans une sorte de paradoxe visuel, ce fond semble venir au devant, travaillant l'épaisseur de l'image. Et là, si je dois vous confier quelque chose de cette invention, je me suis inspiré de ma fille qui à cette époque s'amusait à recouvrir ses dessins de gommettes. Il y a aussi une part de jeu...



Jérémie Liron, *Paysage 98*, 2011
Huile sur toile — 123 x 123 cm
Courtesy de l'artiste et galerie Isabelle Gounod, Paris

 Tweet 2

 Like 18